



BENOÎT Magimel dans le taxi de Jérôme Colin : l'interview intégrale



Le plus dur, c'est de gérer son énergie sur une journée de tournage !

BENOÎT MAGIMEL: Est-ce qu'il y a un taxi pour m'amener à la gare ? Ah voilà. C'est possible d'aller au théâtre? Vous connaissez le théâtre de Namur?

JÉRÔME: Oui. Venez.

BENOÎT MAGIMEL: Merci. On paie en euros ? Je ne sais plus. C'est des pounds ou des euros ?

JÉRÔME: Des euros.

BENOÎT MAGIMEL: Des euros.

JÉRÔME: Vous en avez ?

BENOÎT MAGIMEL: Ben je n'ai pas grand-chose. C'est combien, la course, ici ?

JÉRÔME: Ca va tourner aux alentours de 25, 30 euros.

BENOÎT MAGIMEL: Je n'ai pas assez.



JÉRÔME: On s'arrêtera si vous vous voulez.

BENOÎT MAGIMEL: C'est vrai ? J'ai ma carte, je vais essayer de me démerder. Au pire je demanderai des sous à quelqu'un.

JÉRÔME: Très bien.

BENOÎT MAGIMEL: Allez, on y va. Hier, on était chez le gouverneur.

JÉRÔME: Ah !

BENOÎT MAGIMEL: C'est drôle parce que tu te dis gouverneur, ça fait vraiment...

JÉRÔME: Aux Etats-Unis, le gouverneur !

BENOÎT MAGIMEL: Ah oui, ça passe mieux avec l'accent américain.

JÉRÔME: C'était bien chez le gouverneur ?

BENOÎT MAGIMEL: Très sympa. Très protocolaire mais très sympa. C'est assez surprenant. En fait, moi j'avais en tête un film quand j'étais môme, j'avais 15, 16 piges, il y avait un film où il y avait pas mal de jeunes acteurs, beaucoup d'enfants en fait, il s'appelait « Le Bal du gouverneur », avec Marie-France Pisier, j'ai un pote qui avait été là-dessus et quand je suis arrivé, j'ai pensé au « Bal du gouverneur ». Il y avait un gamin qui s'était cramé la joue avec les flibustiers, des calibres à base de poudre et bon, il y avait un armurier évidemment, et sur les tournages, ils sont toujours très flippés, pour la sécurité. Ils ont raison, il y a des règles (ne jamais pointer son fusil, toujours vers le bas,...) et il y a un môme qui s'est pris une charge de poudre sur la joue et la joue est partie, comme ça. Et mon pote m'appelle : «Pfff, il y a un gamin, il s'est cramé, la joue est partie avec sa main». C'est des petites choses dont tu te souviens, c'est bizarre, la mémoire sélective. Enfin, on commence, parlons de choses sérieuses. On a commencé l'émission, là déjà ? Ah non, c'est du bluff, ce n'est pas une émission. T'es dans ton rôle d'acteur en fait.

JÉRÔME: Comment ?

BENOÎT MAGIMEL: T'es acteur !

JÉRÔME: Non.

BENOÎT MAGIMEL: Non, c'est vrai ? T'as un naturel incroyable. T'es vachement à l'aise, Jérôme !

JÉRÔME: J'avoue que du point de vue élégance, j'ai perdu.

BENOÎT MAGIMEL: Pourquoi tu dis ça ? Oui mais t'es normal, t'es assis toute la journée dans le taxi. Par contre, tu n'as pas les billes en bois là, pour te masser un peu le dos.

JÉRÔME: Non, je n'ai pas besoin, j'ai un bon dos.

BENOÎT MAGIMEL: Moi je vais te dire, je trouve ça un métier stressant, conduire une voiture. Tu ne crois pas ? Tu arrives à te détendre quand même ?

JÉRÔME: On fait beaucoup d'heures.

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Tu commences à quelle heure ? Tu fais la nuit ou le jour ?

JÉRÔME: La journée.

BENOÎT MAGIMEL: La journée.

JÉRÔME: 8 heures.

BENOÎT MAGIMEL: 8 heures.



Acteur aussi, c'est des longues journées...

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Il y a une phrase que j'aime bien, je ne sais plus quel acteur disait ça, il disait : « Moi, on ne me paie pas pour jouer la comédie parce que jouer la comédie j'aime ça. On me paie pour attendre ». Et c'est vrai : quand tu commences, le plus dur, c'est de gérer son énergie sur une journée de tournage.

JÉRÔME: Genre ?

BENOÎT MAGIMEL: Ben t'attends beaucoup, finalement. Si tu fais le calcul, tu dois jouer peut-être, allez, entre les répétitions et les prises, ça doit faire même pas 1 heure sur 10 heures, tu vois. Tout dépend des films mais c'est une moyenne.

JÉRÔME: Et on fait comment pour ne pas se faire chier justement, après 25 années ?

BENOÎT MAGIMEL: 20 années, oui. Au bout d'un moment, après le déjeuner, c'est plus pareil. C'est un truc de fou. C'est vrai que quand t'as 20 ans, tout va bien. Après 30 piges, c'est vrai qu'après le premier déjeuner, tu te rends compte... Parce que t'as toujours les acteurs qui ont beaucoup d'expérience qui te disent toujours : « Je vais manger léger parce que j'ai une scène importante après. Après, je vais être un peu trop lourd, j'ai peur de manquer d'énergie ». Toi, tu écoutes ça, tu fais : « Non, pas de vin rouge, ça va m'endormir ». Il faut savoir qu'en France, enfin en Europe, je crois qu'on est les seuls à picoler le midi.

JÉRÔME: Sur les tournages, oui.

BENOÎT MAGIMEL: C'est vrai que le vin rouge, ça a tendance à endormir un petit peu, mais bon voilà. Et donc un jour, ça t'arrive. Un jour, tu manges, tranquille, et puis tu vas te faire maquiller et puis tout d'un coup, tu as du mal et tu mets un petit temps avant de redémarrer. Donc tu te retrouves un peu... Tu deviens le cliché de toi-même.

JÉRÔME: C'est devenir vieux, hein.

BENOÎT MAGIMEL: C'est ça. Tu le vois venir, on te prévient. On te dit : « Tu verras, après tel âge, tu vas commencer à prendre du poids » .

JÉRÔME: Et vous y êtes, là ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui.

JÉRÔME: C'est maintenant.

BENOÎT MAGIMEL: Tu sais ce que c'est, hein. T'as quel âge, toi ?

JÉRÔME: 37.

BENOÎT MAGIMEL: Moi j'ai 38. On est d'accord. Moi j'étais un fil de fer, j'étais sec comme tout et à une époque, je faisais tout pour prendre du poids. J'étais très complexé. Donc t'as envie de t'étoffer un petit peu. Impossible. J'ai tout fait pour manger, je bouffais des quantités pas possible, rien, pas un pet de gras. Et après 30 piges, c'est moi. Après ça y est, c'est bon, t'es comme tout le monde. Tu te retrouves à parler comme tout le monde : « J'ai pris du poids, c'est affligeant ». Et donc...

JÉRÔME: On aime combattre ça.

BENOÎT MAGIMEL: Oh je vais faire du sport, du cardio... C'est la sédentarisation, l'embourgeoisement, forcément tu te laisses aller. La chanson d'Aznavour...

J'ai eu la chance de tourner avec Charles Aznavour.

JÉRÔME: Ah oui ! Ce que t'as changé en 5 ans, Benoît !



BENOÎT MAGIMEL: Ce que t'as changé ! Tu t'laisses aller...

JÉRÔME: Elle est impitoyable, cette chanson.

Une vraie émotion de cinéma, c'est vivre une émotion comme dans la vraie vie.

BENOÎT MAGIMEL: Elle est terrible. Il l'a écrite jeune. C'est vrai que c'est quelqu'un d'assez.... Moi, Aznavour, c'est un personnage qui me... ben j'ai toujours une affection particulière... En fait, j'ai tourné avec lui, j'ai eu la chance de tourner avec Aznavour.

JÉRÔME: Sur?

BENOÎT MAGIMEL: Sur un film qui s'appelait « Les années campagne ». Il faisait mon grand-père. Je ne connaissais pas son œuvre, je ne savais pas qui il était réellement. C'était Aznavour mais il ne m'évoquait pas grand-chose à part que c'était un peu la figure du grand-père quand même. Il m'évoquait vraiment un de mes grands-pères. Ma première émotion de cinéma, je l'ai eue avec lui. Je ne sais pas, c'est le truc qui est comme ça, tu ne sais pas pourquoi. Il me dit au revoir, c'était l'adieu... En fait, c'est un gamin qui vient de la ville et qui va passer l'été chez ses grands-parents. Donc son grand-père, c'est Aznavour et sa grand-mère, c'est Françoise Arnoul, une femme délicieuse. Françoise Arnoul, c'était une actrice très sexy dans les années 50. Je ne sais pas si tout le monde s'en rappelle, avec un décolleté incroyable... Le réalisateur passait son temps à lui dire : « Mais Françoise, vous êtes une grand-mère, soyez un peu plus réservée ». Et elle faisait du gringue à Aznavour, qui me regardait toujours... Bon, c'était super. C'est un bon souvenir. Je n'aime pas m'étendre. Mais voilà, Aznavour, scène de fin, le petit-fils rentre chez lui, et le grand-père vient lui dire au revoir. Et puis là tu ne sais pas pourquoi, il se passe un truc et...

JÉRÔME: Il se passe quoi ?

BENOÎT MAGIMEL: Ben t'es ému.

JÉRÔME: Quel âge vous aviez ?

BENOÎT MAGIMEL: 16 ans.

JÉRÔME: Et là, c'est là que vous rencontrez votre première vraie émotion de cinéma?

BENOÎT MAGIMEL: Oui.

JÉRÔME: C'est quoi une émotion de cinéma ? C'est un truc où tout se mélange ?

BENOÎT MAGIMEL: Ce n'est pas que ça se mélange, tu vis une émotion sincère, réelle, comme tu peux vivre dans la vie. A ce moment-là, surtout tu ne la calcules pas, tu ne la cherches pas, elle te submerge, elle arrive, tu ne comprends pas ce que c'est. Moi j'ai mis du temps avant de comprendre, il m'a fallu du temps déjà pour mettre des mots sur ce que je ressentais. C'est difficile, c'est un apprentissage quand même. Quand on te pose des questions que tu ne te poses jamais toi-même...

JÉRÔME: Comme ?

BENOÎT MAGIMEL: « Pourquoi vous avez accepté de faire ce film ? » C'est la première chose que tu fais quand t'es jeune acteur, on te dit : « Qu'est-ce qui vous a plu dans ce personnage ? ». C'est très instinctif, c'est : « J'aime, je n'aime pas, ça me fait du bien... ». Maintenant vas-y, explique ! Décortique. Analyse. Donne-moi une réflexion sur ce que tu fais. Quelles sont les bonnes raisons et les mauvaises ? Qu'est-ce que le film raconte ? Tout ça c'est une évidence mais quand on te demande d'en parler, il y en a qui ont plus de facilités que d'autres. Moi j'ai mis du temps.



Ma famille est de classe moyenne.

JÉRÔME: Quand vous parlez de l'émotion de cinéma, «J'ai vécu ma première émotion de cinéma à 16 ans », donc 4 ans après avoir fait « La vie est un long fleuve tranquille » et d'autres films. Chez vous, vous viviez dans un milieu où on avait accès à ça ? Aux émotions ? On parlait de ça, on expliquait ça ? Ou c'est un milieu plus justement traditionnel, où on ne parlait pas de ça.



BENOÎT MAGIMEL: Je viens d'un milieu, on va dire, mes grands-parents sont plutôt de couche paysanne, c'est des paysans. Il y en a un qui cultive la terre, enfin c'est un milieu. Nos arrières grands-parents ont connu des choses plus dures. Moi j'ai un côté auvergnat. Si tu veux, la maison qu'on a récupérée de ma grand-mère par exemple, les gens vivaient comme ça : il y avait les bêtes en bas et eux vivaient en haut. Parce que la chaleur des bêtes, c'était le chauffage central de l'époque. Moi je n'ai pas eu une enfance misérable, je suis de classe moyenne on va dire, mes parents se sont élevés socialement comme plein d'autres, voilà, ma mère était infirmière, mon père employé de banque.

JÉRÔME: La culture à la maison, on parlait de ce que c'était d'avoir des émotions ?

BENOÎT MAGIMEL: Non, non, ça c'est... c'est comme le métier d'acteur. Pour moi ce n'est pas un métier si tu veux. Enfin à cette époque-là je ne savais pas que c'était un métier, c'était quelque chose avec... tu ne te



poses pas cette question. J'ai toujours eu le plaisir de jouer la comédie, j'ai eu envie de ça très tôt en fait, je me disais : « Y'a pas de raison de te cacher ». En primaire j'allais déjà dans un cours, on appelait ça « expression corporelle », on récitait des poèmes... Donc il y avait quand même une envie d'exprimer, de jouer la comédie, de m'amuser. J'imitais des hommes politiques, j'adorais faire le clown et j'adorais faire marrer les gens. Ça c'est le souvenir que j'ai. Mais je ne savais pas que c'était un métier. Et je ne savais pas que tu pouvais gagner ta vie avec ça. Tu vois, tu ne te poses même pas la question. J'ai bouffé beaucoup de films, regardé beaucoup de choses et je m'amusais beaucoup à voir les films en VHS et puis voilà, et puis oui je fais ce métier, j'essaie de l'apprendre en regardant les autres. T'as pas l'impression d'être à ta place parce que ça te tombe dessus mais tu commences avec un film comme le film de Chatiliez. Ils te disent qu'ils t'ont choisi sur 1.600 gamins, c'est abstrait, tu ne comprends pas trop, puis des années après, tu comprends...

JÉRÔME: Tu comprends quoi, justement ?

BENOÎT MAGIMEL: Ben tu comprends que oui, ils ont dû voir qu'il y avait peut-être des résonances personnelles, que je pouvais correspondre un peu au personnage de Momo.

Ça fait bizarre quand je dis 20 ans.

JÉRÔME: Vous savez pourquoi ils vous ont choisi maintenant ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui je peux le comprendre bien sûr.

JÉRÔME: Pourquoi ?

BENOÎT MAGIMEL: Je ne viens pas d'un milieu... mais je pouvais avoir moi, dans mon éducation, un peu de choses... d'un côté la réussite sociale qui était importante puis de l'autre, on va dire, j'étais plus tourné vers l'humain, vers les autres, vers le souci d'aider son prochain. Ma mère est infirmière, donc elle sait soigner les gens et mon père est employé de banque, donc un métier d'argent. Du côté paternel, la réussite sociale ; du côté maternel, c'était différent. Il y avait cette petite dualité si tu veux qui somme toute, est complètement à des années lumières du sujet de Chatiliez. En fait, je peux être à l'aise dans les 2 milieux. Même si je viens du même endroit.

JÉRÔME: Vous êtes déjà venu à Namur ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Il y a 20 ans. Ça fait bizarre quand je dis 20 ans. Bizarre.

JÉRÔME: C'est terrible hein ? Là, on est à des âges où 20 ans, ça veut vraiment dire quelque chose.

BENOÎT MAGIMEL: Oui.

JÉRÔME: C'est absolument effrayant.

BENOÎT MAGIMEL: C'est un peu, c'est comme quand tu dis tu sais à ton pote : « Ca fait combien de temps qu'on se connaît ? 10 ans ? Oui, une dizaine d'années... Y'a combien de temps qu'on se connaît ? ». 15 ans. Puis ça fait 20 ans. 25, ça commence à faire beaucoup. Puis tout d'un coup, c'est un ami de 30 ans.

JÉRÔME: J'ai ça pour le moment aussi, c'est effrayant. Je déteste.

BENOÎT MAGIMEL: Mais je te jure. En ce moment, c'est l'âge où tu réalises, enfin c'est l'âge où tu voyais les autres à cet âge-là, qui te parlaient de cette façon-là, tu les regardais et tu ne comprenais pas ce qu'ils voulaient te raconter. Tous ces changements, cette évolution... Ils prenaient conscience de tout ça. Tu te disais : « Mais c'est vieux, 38 ans, c'est des vieillards, les mecs ». C'est cliché. On passe tous par là à un moment donné.

JÉRÔME: On ne savait pas qu'eux aussi, en fait, à ce moment-là avaient aussi 17 ans d'âge mental.



BENOÎT MAGIMEL: Exactement. Le truc, c'est que je pense que le principal, quand tu vieillis, c'est de ne pas oublier le même que tu étais.

JÉRÔME: Vous y arrivez ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui.

JÉRÔME: Oui ? Grâce à votre métier ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui, je crois que c'est lié à l'enfance tout ça. Y'a un truc qui est enfantin. Le plaisir du déguisement, de jouer la comédie, de s'amuser. Et puis ça dépend aussi. Il y en a qui ont vécu leur enfance plus tard ou plus tôt. T'as des responsabilités, t'en n'as pas, mais c'est vrai que moi je pense toujours que les enfants de parents divorcés grandissent plus vite, forcément. Il y a des... je ne sais pas. Mais je veux dire l'enfance, c'est important. Pour moi, l'enfance c'est quelque chose de... voilà, en fait longtemps j'ai regardé ce métier avec mes yeux de gamin de 12 ans que j'étais. Quand j'ai fait le Chatiliez, j'étais extrêmement... c'était des vacances, hôtel, c'est l'embellie comme on dit.

JÉRÔME: C'est ça oui.

Ce métier, c'est l'opulence.

BENOÎT MAGIMEL: Ben, t'as de l'argent de poche. Enfin, jouer la comédie, le travail c'est jouer la comédie, c'est du plaisir. Pour moi, le travail ce n'est pas du plaisir, je vois les gens travailler, c'est dur. Ma mère, elle travaille tard, elle travaille dur, elle n'a pas de vacances, enfin ce n'est pas « Les Misérables » mais il y a quand même ce sentiment de difficulté. D'un coup, on te donne de l'argent pour jouer la comédie, c'est-à-dire t'amuser, c'est quand même un concept un peu neuf, différent. Et puis t'arrives dans un hôtel, un hôtel 3 étoiles, on te donne de l'argent de poche pour manger le soir, on te donne 50 balles tous les soirs pour aller manger au resto, 300 ou 400 par semaine, tu vois. Quand t'as pas d'oseille c'est quand même impressionnant tout ça. C'est difficile après de te dire : « Qu'est-ce que je vais faire d'autre ? ». Parce que c'est vachement... Et donc, à la fois toi t'entends des acteurs de ton âge qui te disent : « Moi le métier d'acteur c'est ce que j'ai envie de faire ». Toi tu sais que tu as ce plaisir-là mais tu sais aussi que ce qui te fait aussi autant plaisir c'est les hôtels, l'argent de poche, et puis tout ce qu'il y a autour.

JÉRÔME: L'embellie quoi.

BENOÎT MAGIMEL: L'embellie. Les belles tables avec plein de trucs à bouffer. Putain, c'est incroyable ce métier, c'est l'opulence. Puis, des adultes qui t'écoutent, qui te respectent, qui te considèrent comme presque un pote, puis pendant 2 mois tu vis un truc extrêmement intense avec des gens que tu ne connais pas mais avec qui tu te lies très vite, et donc il y a de l'amitié, donc forcément ça devient affectif, sauf qu'eux c'est des routiers, ils ont déjà de l'expérience, toi t'es un gamin, t'as 13 ans, et donc tu dis : « Mais c'est génial ! C'est génial comme métier ! ». Et puis le dernier jour de tournage, tout le monde est parti, tout le monde te dit : « Oh on se reverra, on ira manger ensemble, on ira dîner, c'est super ». Et tu ne revois personne ! Donc ça c'est la première tarte que tu te prends. Tu dis d'accord... Et puis, de temps en temps tu recroises un mec une fois, 20 ans plus tard, qui te regarde et tu te souviens de lui avec ton regard de 12 ans, lui te voit comme un mec qui a pris 20 piges. Donc, il est un peu distant et toi tu ne comprends pas pourquoi il est distant avec toi. Tout ça, c'est étrange. En fait, je crois que c'est vrai qu'il y a un côté bizarre de commencer si tôt. Moi je m'en rends compte aujourd'hui.

JÉRÔME: C'est 12 ans, vous aviez 12 ans ?

BENOÎT MAGIMEL: 13, oui, 13 ans. Moi, voilà c'est vraiment...

JÉRÔME: C'est des émotions violentes pour un gamin de 13 ans, ça ?



BENOÎT MAGIMEL: Oui...

JÉRÔME: C'est beau ça hein ?

BENOÎT MAGIMEL: Ah oui ça c'est beau.

JÉRÔME: Namur.

BENOÎT MAGIMEL: C'est grand Namur.

JÉRÔME: Oui. Joli.

BENOÎT MAGIMEL: Oui c'est beau. Moi j'aime le soleil, franchement.

JÉRÔME: Vous êtes bien tombé.

BENOÎT MAGIMEL: C'est ce qu'on m'a dit.

JÉRÔME: 340 jours d'ensoleillement à Namur.

BENOÎT MAGIMEL: C'est ça qui est exceptionnel à Namur. Ça se ressent. La végétation, la moiteur qu'il y a dans l'air. C'est violent oui. C'est des émotions violentes bien sûr.

J'ai adoré mes 13 ans; tout est possible.

JÉRÔME: Et votre enfance, vous l'avez faite à quel âge ?

BENOÎT MAGIMEL: Tu joues avec des émotions, tu joues... voilà. Ben, mon enfance je l'ai faite... je l'ai toujours faite. Je suis encore dedans.

JÉRÔME: Vous avez cette impression, vraiment ?

BENOÎT MAGIMEL: Ben quand tu commences... je crois qu'en fait, quand tu as des enfants, ça te renvoie à ta propre enfance.

JÉRÔME: Oui.

BENOÎT MAGIMEL: Tout de suite tu fais un bond en arrière. Mais c'est ce que je me disais. Je me dis, quand tu penses à tous ces parents, tu te dis mais t'as oublié le même que tu étais, t'as oublié ton enfance, t'as oublié comment... ? L'insouciance c'est merveilleux. Moi j'ai adoré mes 13 ans parce que voilà tout est possible, tu ne te poses pas de question. Puis quand tu grandis, tu commences à faire des complexes, tu regardes les autres, t'es un peu moins bien dans ta peau... On vit tous des trucs différents mais voilà. Et puis finalement tu vieillis et tu commences à apprécier un peu plus tes 30 que tes 20 parce que t'as plus d'expérience, tu te sens plus à l'aise...

JÉRÔME: Un peu mieux dans ta peau.

BENOÎT MAGIMEL: Mieux dans ta peau. Moi je vois les interviews que je faisais il y a 15, 20 ans, c'est-à-dire qu'à la fois même je parlais beaucoup et puis j'ai été... on me l'a fait à l'envers 2, 3 fois, parce que tu te confies, t'as envie de parler de toi, c'est agréable, puis à un moment donné t'as l'impression que t'es utilisé, donc après tu te protèges, tu fermes un peu les écouteurs, tu verrouilles. Et puis pendant très longtemps oui je verrouille parce que ça te paraît... c'est un concept qui est étrange de parler de soi à des millions de personnes, à des tas de gens que tu ne connais pas, parler de ton intimité. Parler de son intimité, c'est quelque chose, pareil, qui s'apprend. Tu te détends un peu avec ça mais au départ, il est hors de question que je parle de moi et de mon intimité, de ma famille, de choses personnelles, qui ne regardent personne.

JÉRÔME: Vous, c'est l'histoire avec Jacques Doillon qui a... qui vous a crispé ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Vraiment oui.

JÉRÔME: Vous avez eu une discussion avec lui très intime, c'est ça, et après il a fait un film où cette discussion se retrouvait très clairement.



BENOÎT MAGIMEL: Je ne sais pas, je n'ai pas vu le film,.. Ce que je sais...

JÉRÔME: Oh c'est pas beau, ça.

BENOÎT MAGIMEL: Non j'ai pas vu le film, je ne sais pas quel film il a fait, mais la question n'est pas là. C'est que t'as un mec qui t'appelle un jour, puis ta mère est contente puisqu'elle aime bien son cinéma, elle dit : « Oh Jacques Doillon... ». Tu vois, elle est impressionnée aussi. Donc le mec t'invite au restaurant chinois, 4 étoiles, super, tu vas le voir 3, 4 fois, t'es un peu impressionné, il te fait parler de toi, t'as un mec qui s'intéresse à toi, c'est aussi... tu vois, le mec qui te fait parler de toi, c'est qu'il s'intéresse à toi, un homme, une figure comme ça... Donc tu parles de toi, de ta vie, de ton enfance, puis t'as du plaisir à le faire et puis pof plus rien, du jour au lendemain le mec disparaît de ta vie. Tu te dis : « Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ? ». Tu n'y penses même pas, en plus. Et au bout de 6 mois tu te dis : « Mais je n'avais pas passé quelques soirs avec ? ».. Et tu réalises quelques années plus tard que le type t'a fait parler.... Ce n'est pas grave, ça fait partie de la vie, mais c'est des expériences qui te forgent.

JÉRÔME: Qu'est-ce qui vous a débloqué ? Parce qu'effectivement, gamin, vous avez parlé et puis dans votre vingtaine, ça a été difficile d'entrer en contact avec vous...

BENOÎT MAGIMEL: Oui.



Chabrol m'a appris à me détendre.

JÉRÔME: Et puis là ça a l'air beaucoup plus serein quand même. Ca a été quoi le déclic ?

BENOÎT MAGIMEL: C'est les rencontres. C'est les gens qui apprennent à te détendre. L'expérience qui fait qu'à un moment donné, tu te dis : « Oh si je dis une connerie un jour, ça... ». Et puis t'as moins envie de plaire à tout le monde. Voilà, tu prends confiance en toi.

JÉRÔME: Qui vous a fait passer ça dans la vie ?

BENOÎT MAGIMEL: Moi j'ai eu... Chabrol ! Ca a été un mec qui m'a appris à me détendre.

JÉRÔME: C'est vrai ?



BENOÎT MAGIMEL: Oui. Parce que c'est un type qui n'avait pas d'ego. Ca fait plaisir de rencontrer des gens qui n'ont pas d'ego, qui sont capables de te dire : « Moi j'ai fait ça, c'était pas bon, j'ai fait des nanars, j'ai fait des beaux films aussi, j'ai fait ça... ». De temps en temps il me disait : « Mais qu'est-ce que t'as fait cette connerie, Benoît ? Pourquoi t'es allé tourner ça ? ». Et puis t'en rigoles, puis à un moment donné tu dis : « Ben oui ». C'est normal que tout a beaucoup plus d'importance au départ. Des exigences, une ligne de conduite... Ca ne t'empêche pas de passer outre. Mais t'apprends simplement à relativiser un peu plus, c'est l'expérience de vie. Voilà, t'apprends à un moment donné à te dire qu'il y a des choses qui sont plus graves que d'autres. En même temps le succès, la reconnaissance ça aide à passer tout ça, s'accepter tel qu'on est vraiment, accepter... Tu vois là, je reçois un prix à Namur pour genre « un coup de cœur », l'ensemble de ta carrière à 38 ans. On m'avait proposé il y a 10 ans de faire une émission où on repassait tout ça et je trouvais ça un peu ridicule en me disant : « Je suis un peu jeune quand même pour faire ça ». Bon là, c'est Namur, c'est un souvenir déjà bien loin, j'avais 20 ans, même pas, 18 ans quand je viens ici, et je me souviens d'un festival, ça compte, où on est reconnu, accueilli. C'est encore autre chose qui fait partie de ce métier, des spectateurs, tu rencontres vraiment les spectateurs et là, il se passe quelque chose, c'est aussi un peu surprenant, tout ça c'est un long, long apprentissage. Il n'y a pas de règles.

JÉRÔME: Vous vous sentez mieux à 38 ans qu'à 25, globalement, ou pas du tout finalement ?

BENOÎT MAGIMEL: Si, si. Enfin dans mon métier en tout cas, dans mon plaisir de jouer parfois... Il y a de tout. C'est-à-dire que là je sors d'un tournage où j'ai vraiment eu beaucoup de plaisir. Il y a eu un moment où j'ai commencé à me dire: « Est-ce que je vais continuer, » ?

JÉRÔME: C'est vrai, vous avez eu ça ?

BENOÎT MAGIMEL: Bien sûr.

JÉRÔME: Ce moment de doute-là ?

BENOÎT MAGIMEL: Où on doute.

JÉRÔME: C'était quand ?

Je dis : « Non, pas besoin de scénario, je verrai ».

BENOÎT MAGIMEL: Je ne sais plus. J'essaie de ne pas trop... Pffff il y a des moments où t'as une petite lassitude. C'est beaucoup d'énergie un tournage, tu donnes beaucoup de toi-même et c'est vrai que la déception c'est quand le film n'est pas reconnu, pas vu, passe à côté, c'est forcément... pour un réalisateur c'est encore plus dur, mais c'est vrai que ça peut t'affecter d'une façon ou d'une autre à des moments où t'es peut-être plus fragile. Mais ce qui est sûr c'est que... j'ai vu, quand j'étais gamin, j'ai vu des grands acteurs reconnus où tu te dis bon lui on ne va pas se faire de souci pour lui, angoisser pour le lendemain à se demander s'il allait continuer à bosser et tout, donc tu te dis : « Mais c'est pas possible, le mec se pose ces questions-là encore aujourd'hui ! ». C'est très... c'est un métier qui... j'ai trouvé qu'au début c'était un métier très facile et la difficulté, c'est de durer, être là, continuer, se renouveler, faire des nouveaux choix. Il faut accepter aussi de se planter, ne pas être bon, voilà c'est un métier de doutes, il ne faut pas trop regarder non plus.

JÉRÔME: C'est facile de s'y torturer.

BENOÎT MAGIMEL: En fait tu vois l'expérience c'est marrant, un jour j'ai Jalil Lespert qui m'appelle...

JÉRÔME: « Des vents contraires ».

BENOÎT MAGIMEL: Oui, j'avais fait un film « 24 mesures », son premier film. On est en été, on ne se connaît pas bien mais on est un peu copains, on a une sensibilité un peu commune, on vient un peu du même



endroit, et il parle de vouloir réaliser un film. On est avec Sami Bouajila, qui est aussi un copain, un acteur que j'aime beaucoup, et voilà, autour d'une table, on se dit : « Tiens, ce serait bien qu'on fasse un film ensemble ». Et puis 1 an après il m'appelle, il me dit : « Ca y est, le film est là, il me dit on tourne, t'auras 8 jours de tournage, je t'envoie le scénario ». Moi je suis en train de tourner déjà, je suis sur le fil.

BENOÎT MAGIMEL: Je lui dis : « Bon on y va pour le plaisir ». Je dis : « Non, pas besoin de scénario, je verrai ». Et à ce moment-là j'ai fait un truc que j'ai jamais fait de ma vie, c'est-à-dire : moi le mec qui est ultra prudent, qui réfléchit, qui gamberge, qui doute beaucoup avant d'accepter, qui n'aime pas enchaîner les films, tu vois, prendre une décision, voilà, bien bosser, tu vois. Et là je dis au mec, je dis à Jalil : « Je ne vais pas lire, je viens comme ça, les mains dans les poches et on verra ce que ça donne. Je viens avec moi, ce que je suis ». Ca marche aussi, mais c'est avec l'expérience que tu peux le faire, beaucoup plus facilement, et c'est aussi agréable de le faire de cette façon-là. Mais au début c'était hors de question parce que comme je te disais, c'est un métier tellement de plaisir. Je me disais : « Ca ne peut pas être aussi simple que ça, il faut travailler ». Mais l'école française à l'époque c'était la spontanéité. On disait : « Il ne faut pas trop répéter de peur de t'user ». Les metteurs en scène avec qui je bossais me disaient toujours ça. Et moi j'aimais bien travailler, essayer. Parce qu'un jour je vois un film et je vois une scène, et je me dis : Mais pourquoi t'as pas essayé autre chose ? ». Donc tu te dis : « Maintenant c'est trop tard. Alors la prochaine ne te fais pas avoir, essaie autre chose ». Voilà.

JÉRÔME: Pourquoi vous souriez quand vous vous décrivez ?

BENOÎT MAGIMEL: Ca me fait marrer parce que je vois tes yeux rieurs, mais c'est des trucs, parfois tu parles, c'est comme une cuisine, est-ce que les gens vont comprendre ce qu'on raconte ? C'est un métier de fou, un métier très étrange acteur, c'est vraiment... C'est vrai que quand tu décortiques un peu le processus, tu dis y'a pas de règles, mais voilà, essayer des choses que j'étais incapable de faire autrefois, parce qu'il y a des acteurs qui le font très bien aussi comme ça. Mais je trouvais que les mecs étaient un peu fainéants, parce qu'il y avait ce côté « gagner son salaire, on doit le mériter ».

JÉRÔME: Et vous besogneux, c'est un truc nature.

BENOÎT MAGIMEL: En tout cas je ne suis pas... oui j'aime bien ça, j'aime bien avoir de la matière, j'aime bien bosser. Mais comme je te le dis, aujourd'hui j'ai l'impression qu'on parle toujours des cérébraux, des instinctifs, ça ne veut rien dire. L'instinct, pour moi, c'est ce qui domine, c'est ça qui nous guide quoi qu'il arrive, c'est ton instinct. C'est pas ta réflexion qui va te dire de tourner la tête à ce moment-là, regarder. Voilà, c'est ce que t'as en toi. Et ce que je sais aujourd'hui, c'est que quoi qu'il arrive, c'est ton parcours de vie qui fait ce que tu es, c'est pas rentrer dans la peau d'un personnage, c'est un personnage qui rentre dans ta peau, c'est... j'ai toujours aimé jouer des personnages qui ne me ressemblent pas mais en même temps dans cette diversité, jouer un ouvrier ou un gosse de riche, m'éloigner de ce que je suis, c'est ça surtout que je me disais : « Je ne veux pas jouer ce que je suis, ce que je sais faire. J'aimerais jouer ce que je ne sais pas faire ». Mais je ne peux pas tout faire non plus. Je ne peux pas tout jouer non plus. Mais j'ai envie de m'essayer à des trucs qui m'amuse. Jouer un roi de France, jouer Musset ça m'amuse mais ça me fait flipper aussi, mais c'est ça, le plaisir de l'acteur. Si j'avais joué que des mecs qui me ressemblent... A un moment donné, tu t'ennuies.

JÉRÔME: Musset par exemple, est-ce que vous aviez bossé mais juste comme un dégénéré ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui.

JÉRÔME: Je dois être à la hauteur parce que c'est un grand personnage qui fait partie du patrimoine culturel français...

BENOÎT MAGIMEL: Exactement, oui.



JÉRÔME: Je ne peux pas me planter donc je vais bosser mais comme un fou furieux. C'est ça ? C'est ça qui s'est passé ?

Un jour on te reproche toujours d'où tu viens.

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Oui. Déjà il y a Diane Kurys qui te fait confiance alors que t'as fait des films... tu sais les gens te choisissent pour ce que tu as déjà fait en général, ils ne prennent pas de risque, on t'a vu dans un truc comme ça et ça ressemble un peu, il sera parfait pour le rôle, tu vois. Mais les réalisateurs qui te choisissent, alors pour te confier un rôle dans lequel personne ne pouvait t'imaginer, eux prennent une décision et ça c'est quelque chose de différent, c'est un vrai choix. Ils arrivent à voir ça en toi, donc c'est un vrai cadeau en même temps, parce que c'est ce que tu as envie de faire. Musset oui, patrimoine français, moi qui ai quitté l'école à 16 ans, j'ai lu Musset, je connais, j'ai aimé Musset et puis quand tu te plonges dans le personnage, c'est un film d'époque, c'est les costumes, c'est ceci... et puis tout d'un coup c'est le plaisir du gamin qui va se déguiser et puis à un moment donné tu gamberges, tu te dis oh lala, ils vont m'attendre avec le fusil comme ça... En plus ma mère me dit : « On va te reprocher d'où tu viens mon fils ! Un jour on te reproche toujours d'où tu viens. Si tu ne fais pas partie du sérail, un jour si tu fais un pas, si tu fais un écart, tu prends le tarif ».

JÉRÔME: C'est vrai ? Elle est terrifiante, votre mère !

BENOÎT MAGIMEL: Non, elle parlait de... elle disait Tartuffe, elle me disait : « Depardieu, regarde, il a grandi dans une grotte. Un jour où il a mis en scène ou il a fait Tartuffe... ». Je ne sais plus, elle me raconte un truc, elle me dit qu'il s'est fait lyncher par la presse. Mais bon elle me racontait des trucs comme ça. Mais non, ma mère est très éveillée.

JÉRÔME: Quitter l'école à 16 ans, papa et maman, ils gueulent ou ils disent : « Bon ça va, ça a l'air de prendre, on est d'accord » ?

BENOÎT MAGIMEL: Je pense que... c'est vrai que ça compte, mais ma mère voit que j'aime ça. Elle voit que j'aime ça, mon père j'ai pas le souvenir qu'il ait eu trop son mot à dire mais bon, je pense que forcément c'est une vraie interrogation, c'est une époque où, avec le métier d'acteur encore on pouvait se dire que c'était pas très sécurisant. Mais j'ai déjà des gens autour de moi qui me disent... Tu sais, mon agent de l'époque, Danielle Peccoux, qui était une femme extraordinaire parce qu'elle disait les choses telles qu'elles étaient, c'est important d'avoir des gens francs et honnêtes, elle me disait : « Ton physique va peut-être changer dans le mauvais sens, peut-être qu'il ne correspondra pas à ce que les gens attendent de toi, donc tu prends un risque en quittant l'école Benoît. Maintenant il n'y a pas de règles, mais sache-le, voilà ». Et c'est pas évident de quitter aussi, c'est rassurant de rester dans un cursus à 16 ans, parce que tes potes sont à l'école, mais toi, du jour au lendemain tu te retrouves, voilà, tu te lèves le matin, t'as plus de... et puis il faut gagner ta vie. Donc oui c'est une décision importante mais je sais que c'est ça que j'ai envie de faire.

Qu'est-ce qui est addictif dans votre métier à ce point ?

JÉRÔME: Il n'y avait pas de doute ?

BENOÎT MAGIMEL: Que veux-tu faire d'autre ? J'ai un pote un jour que j'ai croisé qui pareil, il avait joué dans « Rail ». Tu te souviens de ce film ? Il me dit : « Le cinéma, ça a niqué ma carrière ». Je lui dis :



« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? ». Il me dit : « Ben je faisais des études de comptabilité puis un jour j'ai fait un film et puis quand tu goûtes à ça... ».

JÉRÔME: Et puis j'ai tout arrêté et...

BENOÎT MAGIMEL: Je dis : « T'as pas envie de faire autre chose ? ». « On m'a payé 5.000 francs par jour, c'est ce que je pourrais toucher en 1 mois en faisant mon métier de comptable ». Je dis : « Oui, c'est des risques, c'est vrai que c'est dangereux parce que tu peux faire 15 jours de rentables dans l'année hein... ». Mais il me dit : « C'est très difficile après, si t'as le virus, de faire autre chose ».

JÉRÔME: Qu'est-ce qui est addictif dans votre métier à ce point ?

BENOÎT MAGIMEL: C'est que c'est jamais la même chose, c'est toujours différent. C'est des rencontres. Ça bouge, c'est toujours en mouvement. Tu voyages. Moi le voyage, j'ai pris l'avion grâce au cinéma la première fois. Je suis pas un misérable mais voilà. Quand on me dit tu vas faire un film en Amérique du Sud à Caracas, c'est extraordinaire. J'ai voyagé, j'ai découvert la France. J'ai voyagé, j'ai découvert la France grâce au cinéma. J'ai découvert un pays extraordinaire, moi qui étais un vrai parisien, un peu « Seine et Marne »... La campagne c'est quelque chose qui... j'ai grandi dans la campagne avec mes grands-parents quand j'allais les voir, mais la France, là tu découvres un pays, tu voyages aux 4 coins de l'Hexagone, tu découvres des régions, c'est magnifique. Voilà c'est magnifique, tu vois des hôtels, des gens, c'est merveilleux, quel métier !



JÉRÔME: Vous disiez tout à l'heure c'est dur des films qui ne marchent pas. Est-ce que donc, dans une carrière, des films comme « Les petits mouchoirs », vous prenez ça aussi comme un cadeau ou vous vous dites : « C'est normal, que ça m'arrive une fois de temps en temps, merde ! » ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Ça marche. Le monsieur avec qui j'étais hier me dit : « Vous avez fait 32 millions d'entrées au cinéma depuis que vous avez commencé votre métier ». Bon alors en 26 ans si tu fais l'addition, bon...

JÉRÔME: C'est pas mal déjà.



BENOÎT MAGIMEL: Ouais mais c'est pas non plus des succès... c'est pas des films à 5 millions d'entrées. C'est vrai que bon, ça va, ça doit faire un peu plus d'1 million par an. Mais c'est vrai qu'on est dans une époque de chiffres, ce qui n'était pas le cas quand j'ai commencé.

JÉRÔME: C'est important pour vous le succès des « Petits Mouchoirs » ou pas ?

BENOÎT MAGIMEL: Bien sûr que c'est important.

JÉRÔME: Bien sûr. En quoi ?

BENOÎT MAGIMEL: Parce qu'un film est fait pour être vu, t'es content. Puis t'es heureux quand t'as... quand les gens ressentent quelque chose, disent qu'ils ont aimé, pas que ton travail. Voilà, c'est le plaisir du spectateur. Il y a un truc qui est assez étonnant, c'est que la première fois où j'ai entendu parler du spectateur, c'est Chabrol, c'est après 20 ans de métier, un peu moins...

JÉRÔME: C'est vrai ?

BENOÎT MAGIMEL: Il me dit : « Il faut penser aux spectateurs ». J'ai eu ça chez Becker aussi. C'est-à-dire qu'il te dit : « Je pense au spectateur qui va payer son billet pour aller dans la salle, je pense au producteur parce que je n'aimerais pas qu'il perde trop d'argent, parce que lui il prend quand même une responsabilité, je pense à mon équipe, j'ai envie de finir à l'heure parce que voilà »... Il y avait tout un... ce n'était pas du tout comme ça les jeunes générations, il y avait quelque chose de beaucoup plus égoïste, de beaucoup plus... on est dans... le cinéma d'auteur, c'est-à-dire l'auteur tout puissant qui a toutes les casquettes... Là à l'époque on avait des techniciens, des scénaristes, des dialoguistes, c'était une autre façon de concevoir le métier et c'est vrai que de regarder ces anciens travailler, d'un coup, je réalise que oui on fait des films pour les spectateurs. Et l'idée, c'est de faire des films qui ne les emmerdent pas.

Et ça change quoi de réaliser qu'on fait des films pour les spectateurs ?

BENOÎT MAGIMEL: Ben ça change qu'effectivement déjà moi, je vois les films comme un spectateur, je me mets dans la peau d'un spectateur quand je vois mes films, j'évite de me focaliser sur ce que je fais. Au départ, chaque fois que je voyais un film je me disais : « Pourvu qu'on ne s'emmerde pas, pourvu que le rythme soit au moins tenu ». Et ne pas ennuyer les gens, c'est un souci aussi. Puis même dans ton jeu, tu réalises que ça peut être rébarbatif, ça peut être lourd, ça peut être pompeux, comment mesurer ?... ça c'est l'expérience qui te le donne, mais tu sais qu'à un moment donné il faut doser, une émotion il doit y en avoir une belle, tu ne peux pas tout de suite commencer fort, il faut trouver, il faut distiller un petit peu les choses sur un fil. Le personnage, il faut le construire. Il faut le...tu vois, voilà, mais ça, ça s'apprend en regardant les autres. Et on apprend beaucoup des erreurs des autres aussi. C'est important. Moi j'ai construit des choses en regardant, je me suis dit : « Oh lala, il ne faut pas aller trop vite Benoît, ne te précipite pas, t'as le temps. T'as le temps, t'as le temps de te tromper, fais des erreurs, apprends ». J'ai fait de la télé, j'ai fait beaucoup de télé après. J'ai fait 2 longs métrages, « La vie » et un film de Christine Lipinska, « Papa est parti, maman aussi ». J'avais 14 ans. Après j'ai fait beaucoup de télévision. J'ai rencontré Marcel Bluwal, Cavanna, « Les ritals ». Je me fais engueuler pour la première fois par un metteur en scène et là j'adore parce que je me dis : « C'est un ancien, c'est Nogent, c'est « Les ritals », c'est Marcel Bluwal. Voilà. C'est le mec de Nogent-sur-Marne ». Et donc ouais, le mec m'engueule. Il me dit : « Oh, tiens-toi à carreau ! ». Je ne sais pas, c'est des expériences, puis un jour tu tombes sur un téléfilm et le mec te dit : « C'est pas l'Actor's Studio ici, t'es gentil, tu prends les choses trop au sérieux, on ne fait pas de l'art coco ! ». Donc ça peut être déstabilisant quand tu démarres parce que t'as envie de



bien faire les choses. Le mec, il te... juste un aller-retour : « Vas-y c'est bon, fais pas ton cinéma ! ». Dingue.

JÉRÔME: Vous pouvez prendre une boule, là. Ceci dit, vous en parlez de votre métier, ça vous passionne encore. Est-ce qu'avec un métier comme celui-là, vous avez pu avoir d'autres passions dans la vie ? Est-ce qu'il y a autre chose qui vous passionne ? Ou il n'y a que ça ?

BENOÎT MAGIMEL: Non, non, il n'y a pas que ça. Mais c'est vrai que ça prend beaucoup de place. C'est vrai que t'as le plaisir d'en parler. C'est vrai que souvent quand t'as des acteurs ou des metteurs en scène, les mecs parlent de cinoche, ça peut être très ennuyeux un jour. Mais non moi j'aime les gens, j'aime les rencontres. Ce que j'aime sincèrement avec ce métier, c'est de pouvoir découvrir des métiers, des univers. Tu ne changes pas foncièrement mais dès que tu connais un peu mieux l'homme, tu comprends plus de choses, tu apprends plus de choses. Tu vois, la mine par exemple, les mineurs de fond, t'arrives dans un univers...

Je suis à des kilomètres de savoir ce que c'est d'être un mineur.

JÉRÔME: Vous avez fait un film hein !

BENOÎT MAGIMEL: Oui, c'est un film important pour moi...

JÉRÔME: C'était...

BENOÎT MAGIMEL: C'est le film de Siri, de Florent Siri. Et c'est un film où voilà, j'étais à Paris, avec mon accent parisien, moi qui faisais des graffitis, qui parlais d'une certaine façon et Florent Siri me dit : « Tu vas jouer cette dernière génération de mineurs, en Moselle, à la frontière allemande, c'est ma génération, c'est la fin d'un monde, c'est une race d'hommes qui disparaît, la mine va fermer d'ici 10 ans ». Et il me dit : « Voilà tu vas jouer ce personnage, Marek, immigré polonais ». Et je me dis : « Ouais super, mais où je suis là ? . Je suis à des kilomètres de savoir ce que c'est que d'être un mineur. Il me dit : « Ben viens avec moi, on va aller voir ma famille, j'ai encore 2, 3 personnes, des amis ». Et puis j'arrive là-bas, et puis j'entends les gens parler d'une certaine façon, une lenteur, un accent particulier, une façon de bouger, une pudeur, des mains, des yeux, tout est différent de mon univers. Et j'y retourne, je décide d'y aller, et à un moment donné j'y retourne, je passe des week-ends là-bas, je prends ma petite voiture et puis je vais passer, je vais aller dans un café, je vais sortir, je me mets à l'hôtel du coin, je me mets au bistrot et puis je capte des choses. Et là j'ai l'impression de faire mon métier tel que je pouvais le rêver, l'imaginer.

Vraiment j'ai du plaisir, j'ai l'impression de mener une enquête.

JÉRÔME: C'est dingue, ça se voit.

BENOÎT MAGIMEL: Tu vois, je suis heureux. Je suis heureux et puis le premier jour de tournage, Florent me présente un mineur, le mec arrive. Il me dit : « J'ai les costumes et tout », Il me dit : « Salut toi ! Tu travailles dans quel puits ? ». Puis je regarde Florent, je suis content, je suis fier, je suis content, ça me fait plaisir parce que le mec me prend pour un mineur.

JÉRÔME: C'est dingue. Et donc le plaisir, sans ce métier, vous ne les rencontriez pas, ces gens.

BENOÎT MAGIMEL: Bien sûr.

JÉRÔME: Vous ne prenez pas le temps, évidemment.

BENOÎT MAGIMEL: Bien sûr, qu'est-ce que j'en ai à foutre ? On vit des réalités différentes tous. Donc la vérité, c'est qu'il y a des gens qui ne se doutent pas qu'à 10 minutes de chez eux, la réalité est tout autre.

JÉRÔME: Mais bien sûr.



BENOÎT MAGIMEL: Quand tu évolues dans un milieu hostile tu ne te comportes pas de la même façon en société. Je compare toujours Delon et Belmondo. Belmondo, fils d'artiste, sculpteur, donc décomplexé, décontracté, il connaît les codes. Ben on a un mec qui déconne, qui est Bebel quoi, ça n'empêche pas d'être un grand acteur, d'être ce qu'il est aujourd'hui et d'être populaire. Et Delon, c'est un fils de charcutier, qui a fait l'Indochine, et qui devient acteur presque par hasard et c'est pas un rigolo. C'est pas un mec qui déconne. Et c'est deux personnalités bien différentes. T'as juste à fouiller un petit peu. Il y en a un qui a les codes, l'autre pas.

Gagner ma vie c'est important !

JÉRÔME: C'est lequel que vous préférez, clairement ?

BENOÎT MAGIMEL: Les deux. Oui parce que même si Delon, si tu veux, tu cherches un peu ta légitimité, c'est tout bête et ça prend du temps d'accepter de gagner de l'oseille, c'est des choses, en fait tu décomplexes, les choses tu les acceptes mieux. Et t'as besoin de trouver des modèles pour te dire : « Est-ce qu'il y a des mecs qui sont comme moi, qui sont arrivés comme ça ? » Voilà. Est-ce qu'il y a une façon d'y arriver ? Est-ce que j'ai ma place ? Est-ce que je le mérite ou pas ?

JÉRÔME: Vous vous êtes vraiment posé cette question ?

BENOÎT MAGIMEL: Mais bien sûr. A un moment donné tu te dis... Parce que c'est les autres qui te font penser ça. Parce que tu les vois dire des choses. Tu te dis peut-être : « Moi en fait je ne le mérite pas parce que mon plaisir à moi c'est d'aller à l'hôtel, de gagner de l'oseille ». L'argent c'est important !

JÉRÔME: Bien sûr !

BENOÎT MAGIMEL: Gagner ma vie c'est important !

JÉRÔME: C'est pas très français de dire ça, attention. Les Américains peuvent, les Français ne peuvent pas.

BENOÎT MAGIMEL: Oui on a un problème, peut-être, mais gagner de l'argent c'est important. Et moi je me souviens, je pensais, même, je me disais : « Je veux gagner de l'argent parce que ça me permettra de ne pas m'angoisser pour payer mon loyer ». Voilà c'est tout. C'est des trucs avec lesquels tu grandis. Donc j'ai tout de suite mis de l'oseille à la banque pour acheter un appartement, parce que je voulais ma maison, je ne voulais pas payer de loyer, ma hantise c'était de payer un loyer.

JÉRÔME: C'est vrai ?

BENOÎT MAGIMEL: Ben oui. Parce que j'ai vu des gens galérer pour payer leur loyer. Ca te fait flipper. Ben oui après, il y en a qui ont cette insouciance là...

JÉRÔME: Ca ne vous empêche pas d'angoisser pour d'autres choses. Y'a de la place.

BENOÎT MAGIMEL: Oui mais c'est toujours pareil. Après tu déplaces le problème. Après c'est toujours pareil, c'est-à-dire que la psychanalyse c'est bien quand tu as le temps de le faire. Un ouvrier qui fait les 3-8 il n'a pas le temps de s'interroger là-dessus, il pense à bouffer. Mais voilà, après t'acceptes les autres, après tu deviens moins con. Au début j'étais très dur, et puis après tu te détends, tu acceptes, tu te dis : « Mais toi t'es né dans le 16^{ème}, t'as grandi t'as jamais eu de problème, t'as le droit d'exister, t'as pas choisi ta famille et t'as le droit d'être quelqu'un de bien aussi. Tous les riches ne sont pas des connards ». Voilà. Tous les prolos ne sont pas des abrutis. Tu vois, il y avait des mineurs qui avaient été échaudés par le film de Berry sur Germinal parce qu'ils trouvaient que c'était une image qui était trop caricaturale, parfois, ils disaient... Et c'est vrai que quand on parle des ouvriers... et souvent le cinéma c'est quand même, tout le monde n'y a pas accès, et souvent il faut quand même venir d'une classe moyenne ou une classe qui a les moyens de... les arts... Tout le monde n'a pas cette chance-là. Donc quand ça t'arrive voilà forcément t'es



pas sur la même base, t'as pas les mêmes codes donc c'est plus dur, tu te poses des questions, tu t'interroges, t'es complexé, tu vois les mecs qui disent des trucs que tu ne comprends pas, il y a des choses qui te paraissent complètement folles. Et pourtant, quand tu regardes les autres ils ont tout compris, ils sont hyper à l'aise. Y'a des mecs qui ont tout compris, ça va plus vite, on n'est pas fait pareil. Comme disait Coluche : « Il y en a pour qui ce sera très, très dur ». Il a raison.

JÉRÔME: Il a raison.

BENOÎT MAGIMEL: Il a raison.

C'est pas parce que tu n'as pas été à l'école que tu dois être un ignare.

JÉRÔME: C'est cruel mais c'est vrai.

BENOÎT MAGIMEL: C'est cruel mais c'est vrai. On n'est pas fait pareil. Il y en a qui ont tout et il y en a qui doivent se battre pour l'avoir. Et c'est là que tu remarques que le petit par la taille il va avoir de l'énergie pour exister beaucoup plus que le grand. En fait tu regardes les chiens par exemple, le gros chien en général il est plutôt relax, il n'a rien à prouver et t'as le petit Fox terrier qui s'agite, qui n'arrête pas d'aboyer et qui fait du bruit.

JÉRÔME: C'était vous.

BENOÎT MAGIMEL: Non !

JÉRÔME: Non ?

BENOÎT MAGIMEL: Non, c'est la vie qui est comme ça. Ce que je veux dire c'est que tu compenses. Plus t'as de complexes, plus tu essaies de t'enrichir, tu te défends, tu te bats, parce que tu n'as pas envie...

C'est pas parce que tu n'as pas été à l'école que tu dois être un ignare. Bouge-toi le cul, lis, intéresse-toi.

JÉRÔME: C'est ce que vous avez fait.

BENOÎT MAGIMEL: La culture, elle est là. Je dis simplement qu'il y a des pays qui sont quand même un peu plus difficiles que d'autres. La Belgique, la France, ça va. C'est vrai qu'il y a toujours plus malheureux mais si t'as envie de t'en sortir, tu peux t'en sortir. C'est une histoire de mental. On n'est pas tous faits pareils. Et c'est vrai que moi, j'aime bien les mecs qui s'en sortent, j'aime bien les mecs qui s'en sortent tout seuls. Tu vois, le mec qui a l'idée. Le mec qui arrive dans un quartier où tout le monde meurt de faim et d'un coup, le mec a du génie, il a été plus malin que les autres, il vit toujours. Il n'a pas fait l'école de commerce mais il est capable de te vendre tout et n'importe quoi parce qu'il a le bagout, il a la tchatche.

JÉRÔME: Parce qu'il a l'instinct.

BENOÎT MAGIMEL: Il a l'instinct. Voilà, t'es d'accord.





BENOÎT MAGIMEL: « C'est souvent la femme qui nous inspire de grandes choses qui nous empêche de les accomplir. »

JÉRÔME: Qui a dit ça ?

BENOÎT MAGIMEL: Dumas fils. Dumas fils...

JÉRÔME: Dumas fils.

BENOÎT MAGIMEL: Dumas fils.

JÉRÔME: Il a dit quoi exactement ?

BENOÎT MAGIMEL: Il a dit : « C'est souvent... ». J'aurais dit Guitry mais, « C'est souvent la femme qui nous inspire de grandes choses qui nous empêche de les accomplir ».

Les femmes avancent plus vite.

JÉRÔME: Vrai ou faux ? Vous êtes d'accord avec lui ? Avec Dumas fils.

BENOÎT MAGIMEL: Non.

JÉRÔME: Non. C'est lourd.

BENOÎT MAGIMEL: Oui...

JÉRÔME: Macho.

BENOÎT MAGIMEL: Non mais Guitry il est drôle. C'est vrai mais... Cette mauvaise foi. C'est bien un peu d'être macho, c'est rigolo, il faut le prendre avec de l'humour. Non les hommes ont un peu plus de mal à trouver leur place aujourd'hui c'est vrai. Les femmes avancent plus vite, elles sont plus alertes, ça va plus vite pour elles. Nous on est un petit peu plus lourdauds, on met plus de temps, et c'est vrai que, on va dire : « Qu'est-ce qu'il nous reste aujourd'hui ? ». T'as vu les pères aujourd'hui ? Ils sont quand même assez différents que nos parents, ça déjà c'est un truc de dingue. Y'a Gad Elmaleh qui a un sketch assez drôle là-dessus, il parle justement des pères de famille et moi je pense à mon père et je vois le père que je suis. Mais laisse tomber, c'est juste...

JÉRÔME: Ah il y a une différence ?

BENOÎT MAGIMEL: Y'a une différence. Alors le grand-père c'est autre chose...

JÉRÔME: Je ne sais pas ce qui est arrivé.

BENOÎT MAGIMEL: Qu'est-ce qui s'est passé en chemin ?



JÉRÔME: Je ne sais pas.

BENOÎT MAGIMEL: C'est un truc de société incroyable.

JÉRÔME: C'est dingue.

BENOÎT MAGIMEL: Est-ce que c'est cette conscience et ce désir d'absolument avoir son rôle à jouer, d'être le père présent, aller à tous les rendez-vous, au moment de la grossesse... Et c'est là que tu te rends compte qu'on te met de côté quoi qu'il arrive. Les premiers rendez-vous, les mecs ils ne te calculent même pas. C'est dans l'ordre des choses, ils parlent à la femme. Toi tu dis : « Non je veux savoir la date à laquelle elle va accoucher, les périodes C'est assez drôle de voir l'évolution et nous on est quand même un peu à la ramasse par rapport à ça, les hommes sont paumés aujourd'hui. Beaucoup.

JÉRÔME: A fond.

BENOÎT MAGIMEL: Parce qu'ils ont peur, parce que quand t'as une femme forte, ils ne sont pas habitués.

JÉRÔME: On va reprendre cette discussion vous et moi après. Ca m'intéresse beaucoup.

JÉRÔME: Vous travaillez le bois ?

BENOÎT MAGIMEL: Non je ne travaille pas le bois mais...

JÉRÔME: Vous aimez ça ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui j'aime bien les choses comme ça, les matériaux nobles.

Je ne me sens pas artiste.

JÉRÔME: L'artisanat.

BENOÎT MAGIMEL: Oui j'aime bien l'artisan parce qu'en fait si tu veux j'ai beaucoup de mal avec le mot artiste, je ne me vois pas comme un artiste, je pense qu'un artiste c'est un peintre, un musicien, un danseur, moi je suis un interprète donc je ne veux me la raconter artiste, j'ai du mal avec ce mot.

JÉRÔME: Ah oui ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui j'ai du mal, je ne me sens pas artiste. Mais oui, ça marche, il y en a qui... c'est juste peut-être sur le mot, j'ai encore du mal à...

JÉRÔME: Alors y'a un artisan qui a fait un boulot incroyable dans le bois, ça date du Moyen-Age, ça prend 3 minutes mais je voulais vous le montrer. Si vous aimez le bois.

BENOÎT MAGIMEL: Oui et je vais te dire, mon premier souvenir c'était le Musée du Compagnonnage à Tours. Voyage d'école. Là je débarque et je vois les Compagnons de France et je vois le travail que les mecs font, le savoir-faire. Ca c'est quelque chose d'important. C'est-à-dire que quand t'as pas d'oseille, t'as ton savoir-faire. C'est ce qu'on a en Europe. Parce qu'on n'a pas forcément les capitaux mais quand les mecs voient nos films ils disent : « Il y a un savoir-faire, on peut faire des choses avec peu de moyens, de grands choses ».

JÉRÔME: Après on reprend la discussion sur les pères et les femmes.

JÉRÔME: Ben voilà, vous avez rencontré les Namurois, une fois de plus. Comme hier soir.

BENOÎT MAGIMEL: Voilà, comme hier soir oui. Alors Jacques Toussaint c'est un amateur passionné, c'est toujours bien les gens passionnés.

JÉRÔME: Le Namurois est spécial.

BENOÎT MAGIMEL: Voilà. Je n'aurais jamais pu voir ce genre de petites choses (salut camarade. Il est très sympa. J'aime bien les gens qui ont des moustaches comme ça). Mais tu vois, voilà une des facettes de ce métier qui est aussi incroyable.



JÉRÔME: Oui mais on peut aussi s'y fermer, avec le temps, et se dire : « Je ne vais pas profiter de ça, je m'en fous ». Vous savez que ça existe.

BENOÎT MAGIMEL: Je ne sais pas, je disais ça hier au mec avec qui j'ai bu quelques coups à Namur, je lui disais : « Ce qui est fou c'est que j'ai toujours le même plaisir quand je rentre dans une chambre d'hôtel ». Pour moi... hier tu vois, je rentre, y'a un sauna à l'étage. Mais je me suis éclaté. C'est des petites choses, des petits plaisirs qu'il ne faut pas oublier.

JÉRÔME: Non il ne faut pas oublier mais est-ce que c'est facile de ne pas les oublier ?

BENOÎT MAGIMEL: Mais tu vois justement, je ne suis pas sûr... enfin je ne sais pas si... est-ce qu'on peut s'en lasser, être tout d'un coup blasé ? Je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est par exemple gérer l'attente. On voit bien l'impatience de certaines personnes avec les années. Parce que t'as des gens qui sont prolifiques, qui sont très productifs, qui sont insatiables et qui courent après le temps, qui ont peur de ne pas avoir assez de temps. Moi je suis fasciné par ces gens qui bossent comme ça. Un mec comme Aznavour qui écrit tout le temps. Même... y'a des comédiens qui savent tout faire, qui réalisent, qui produisent... c'est-à-dire que c'est une énergie du matin au soir, les mecs sont... on n'a rien sans rien. Y'a rien qui arrive par hasard. A un moment donné... y'a des gens qui ont cette force-là. Moi je trouve que ça attend l'admiration.

JÉRÔME: Vous la voulez, cette discussion sur la paternité ?

BENOÎT MAGIMEL: Vas y enchaîne !

JÉRÔME: Non c'était intéressant ce que vous disiez.

BENOÎT MAGIMEL: Oui c'est intéressant...

JÉRÔME: La rencontre avec...

BENOÎT MAGIMEL: En l'espace de, allez, regarde, 3 décennies...

JÉRÔME: Vous pouvez fermer votre fenêtre, svp. Pardon.

BENOÎT MAGIMEL: On a fait un virage à 360°. Alors, je ne voudrais pas généraliser parce que je ne sais pas si c'est comme ça réellement, parce qu'on est... bon moi je vis à Paris, Bruxelles grande capitale, c'est pas représentatif d'un pays, mais malgré tout j'ai l'impression qu'il y a une volonté de la part des pères d'occuper une place peut-être plus importante.

JÉRÔME: Il vous plait, le père que vous êtes ? Ce n'est pas facile hein.

J'ai envie d'être un père présent.

BENOÎT MAGIMEL: Je vais te dire...

JÉRÔME: On est tous pères. On sait bien que c'est un sacré boulot et on ne peut pas être fiers de nous...

BENOÎT MAGIMEL: Non, la question c'est que je crois que c'est le métier le plus difficile d'être parents, parce que des conneries on en fera toujours. Y'a pas d'éducation idéale, y'a pas de... voilà, l'importance c'est d'être conscient d'essayer de ne pas reproduire les mêmes choses, pourtant on les reproduit malgré soi. Alors c'est bien de corriger quand tu peux. C'est dur. Ça peut être violent aussi parce que la naissance d'un enfant ça peut te ramener à ta propre enfance. Et puis prendre conscience. Quand t'es gamin ça glisse, c'est extraordinaire, c'est que t'as beau prendre tout dans la tronche, tu peux encaisser, ça glisse. Tu vis des situations horribles, ça glisse. C'est ça... Un enfant, moi l'enfant quand je regarde il m'impressionne toujours pour ça. Parce que toi, l'adulte, quand je regarde cet enfant, là je suis ému, je me fragilise un peu parce que je suis ému, parce que je vois un gamin avec tout ce que ça implique. Mais quand tu le vis toi, tu



vois, t'es pas du tout conscient de tout ça. Donc c'est ça qui est violent je dirais, quand tu regardes l'enfant que tu étais avec le regard d'adulte, la conscience, tout ce que tu as pu traverser, où à l'époque tu te disais : « Non ça va, tout va bien, pas de stress, pas d'angoisse, pourquoi est-ce que je devrais être... ». Tout ça, ça vient avec les années. Et donc on a envie de s'améliorer, on se dit : « Tiens, c'est vrai j'ai pas eu de père présent tout le temps, j'ai envie d'être un père présent ». Ce qui est sûr c'est qu'il y a des choses moi dont je suis certain, c'est que dans mon métier on prend beaucoup de place et donc forcément, je regarde les enfants d'acteurs. On parlait de s'intéresser un peu aux expériences des uns et des autres, on voit souvent, bon c'est pas une généralité, mais il y en a toujours, on voit des enfants d'acteurs qui ont du mal à trouver leur place. Souvent. Parce que soit ils veulent passer... C'est très dur, mais en même temps pourquoi les excuser plus eux quand ils font une connerie qu'un autre qui vient de nulle part et qui a vécu certainement des choses terribles ? On pardonne plus facilement au mec qui est enfant de quelqu'un de connu que l'autre. Quand je te disais : « On te reproche d'où tu viens... ! ». Moi j'ai le souvenir qu'on excusait plus facilement un truc un petit peu, ce que je vais dire c'est peut-être choquant, mais, et pourtant je les aime tous les deux, mais Guillaume Depardieu quand il avait des soucis, dans le métier on disait : « T'as vu, c'est triste, c'est douloureux, t'as vu c'est difficile d'être le fils de Gérard Depardieu ». Samy Nacéri quand il lui arrive tous ses problèmes, il prend le tarif, tout de suite.

JÉRÔME: C'est le fils de personne.

BENOÎT MAGIMEL: C'est le fils de personne. Et il prend tout de suite. Et y'a pas d'excuses. Y'a pas : « Tu comprends, c'est le fils de machin »... C'est dans ce sens-là que ma mère me disait un jour : « On te reprochera un jour d'où tu viens ». C'est-à-dire que voilà y'a des gens qu'on excuse plus facilement. Parce que naturellement, quand tu connais le parcours de quelqu'un...

JÉRÔME: T'as de l'empathie.

BENOÎT MAGIMEL: T'as de l'empathie, tu t'émeus. Mais je trouve ça assez injuste d'une façon générale. Et je pense que quand t'es père, quand t'es quelqu'un de connu, il faut faire de la place. En fait tu réalises que tu prends tellement de place dans ta famille, c'est insupportable. Moi je me dis, un jour je réalise que finalement ma famille on lui parle de moi tout le temps. Mon frère, ma sœur, ma mère, mon père, tout le temps. Y'a pas un jour ou il y a pas une personne qui leur dit : « J'ai vu votre fils ! Ah votre fils ceci, votre fils cela ». Mais c'est fatigant. A un moment donné t'as envie de dire : « Mais lâchez-moi ! C'est bon il n'y a pas que mon frère dans la vie, y'a pas que mon fils ! Moi j'existe aussi ». Donc tes enfants c'est la même chose. Il faut savoir se faire petit pour leur laisser la place. Et c'est ça que je trouve terrible, c'est de faire la place et donner la reconnaissance, faire la place à son gamin c'est important. Donc moi, moins mes enfants verront et entendront l'homme que je suis, mieux je me porterai parce que c'est d'abord eux qui m'intéressent. Deuxième chose, l'absence ! L'absence tu ne peux pas la remplacer, c'est terrible mais tu ne peux rien faire contre ça. Alors y'a, le pire c'est quand t'es présent et que t'es pas là. Ça je crois que c'est le pire, quand t'as un père présent mais qui est absent. C'est encore plus violent, d'une certaine façon.

Je ne veux pas que mes enfants soient élevés par quelqu'un d'autre.

JÉRÔME: Ça nous arrive à tous, cela dit.

BENOÎT MAGIMEL: Oui mais voilà, tu passes de toute façon à un moment donné, mais il faut en être conscient. Quoi que tu fasses, t'es pas là, t'es pas là. Cherche pas. Un enfant il aime celui qui... enfin c'est pas qu'il aime mais c'est quand tu vas le réveiller le matin, quand tu vas le coucher le soir, y'a une



régularité, y'a quelque chose de rassurant. Donc c'est normal que si t'as une nourrice qui vient et qui s'en occupe 24h/24 et que t'es pas là, t'étonne pas que demain ton gamin lui exprime de l'affection en peu plus, mais n'en sois pas gêné non plus, c'est la vie, c'est les choix, c'est comme ça, t'as pas le choix.

JÉRÔME: Vous avez accepté ça facilement ? En tant que père ?

BENOÎT MAGIMEL: Non moi je déteste ça. Je ne veux pas que mes enfants soient élevés par quelqu'un d'autre. Mais si j'ai pas le choix, j'ai pas le choix. Mais c'est un métier qui est extrêmement difficile pour la famille. Et c'est vrai qu'on voit bien... comment partager un père qui est à la fois aimé de tous ? Même les enfants de Gabin qui parlaient, qui avait l'air d'être un homme assez présent quand même. Mais c'est vraiment difficile. Ça me touche beaucoup ces histoires de mômes qui... Oui c'est dur. C'est vrai qu'il y a une difficulté... c'est différent. Ça n'excuse pas tout mais il faut se battre.

JÉRÔME: Allons-y. C'était bien ça. Je ne sais pas ce qu'il y a dedans. Avant.

BENOÎT MAGIMEL: Alors. « Les bons sont ceux qui se contentent de rêver ce que les méchants font en réalité », Platon. C'est drôle ça.

JÉRÔME: Comme quoi Platon était...

BENOÎT MAGIMEL: N'était pas con hein.

JÉRÔME: Pas seulement pas con, mais marrant.

BENOÎT MAGIMEL: Il était drôle, il avait de l'humour.

JÉRÔME: Oui. C'est pas mal cette phrase hein. Vous, vous avez accepté à un moment que vous pouviez aussi ne pas être qu'un mec bien ?

BENOÎT MAGIMEL: C'est dur d'être un mec bien. C'est facile d'être un enculé hein.

JÉRÔME: Beaucoup plus simple.

BENOÎT MAGIMEL: Ah oui, c'est plus facile. Faire le mal, en tout cas se foutre des gens totalement, ne prendre aucune attention, ne respecter personne... C'est quand même ce qu'il y a de plus simple. Donc avoir une ligne de conduite c'est très important. De m'améliorer, être quelqu'un de meilleur, parce que je pense que j'étais une crapule au fond. Au fond de moi je me voyais comme une crapule.

JÉRÔME: C'est vrai ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui.

JÉRÔME: A cause de quoi ?

BENOÎT MAGIMEL: Non, une crapule, je veux dire... Tu trouves un porte-monnaie par terre, voilà, y'a de l'oseille dedans, tu ramènes ou tu ramènes pas ?

JÉRÔME: Ça dépend quel âge, ça dépend quelle situation.

J'ai des grands-parents, j'aime les vieux.

BENOÎT MAGIMEL: C'est vrai. J'ai été confronté à ça y'a pas longtemps. J'oublie une somme d'argent quelque part et la personne vient me la ramener... 6 mois plus tard on m'appelle et on me dit : « Mais Magimel vous avez oublié quelque chose ». Ah bon ? Il me ramène une somme assez conséquente que j'avais oubliée dans un coffre. Un truc un peu perso mais... Bon j'avais un coffre, je ne sais plus dans quelle maison, un coffre caché, ça m'avait éclaté, mais j'avais mis l'argent dedans et au moment de partir de cet endroit j'avais bien vérifié, mais à tâtons que je n'avais pas oublié des choses, mais j'avais oublié quelque chose. Mais je le savais, je m'étais demandé : « Mais où c'est passé ? ». Le mec m'a rappelé 6 mois plus tard, il a retrouvé le truc, il m'appelle et il me dit : « Vous avez oublié ça. J'arrive ». Il me donne l'enveloppe avec l'argent dedans. Je suis ébahi ! Je suis épaté. C'est quelque chose pour moi qui est juste



extraordinaire. Jamais j'aurais pu le faire. Je me dis au fond de moi : « Mais quelle leçon ! Est-ce que j'aurais été capable de le rendre, moi ? ». Je ne suis pas sûr. Voilà, c'est le petit côté un peu crapule. Alors maintenant, voilà, la justice, voilà, je suis sensible à tout ça. Un peu comme tout le monde mais j'aime les anciens, j'aime prendre soin des vieux...

JÉRÔME: C'est un truc super important chez vous ! J'ai lu des trucs sur vous et y'a rien à faire les vieux ça vous fait un truc.

BENOÎT MAGIMEL: Oui les vieux j'aime bien. J'ai des grands-parents, j'aime les vieux.

JÉRÔME: Vous n'en avez pas eu vraiment ? Si, vous les avez connus. Pas assez.

BENOÎT MAGIMEL: Pas assez. J'aime les vieux parce qu'ils sont... Attention...

JÉRÔME: Y'a des vieilles crapules hein !

BENOÎT MAGIMEL: Y'a des vieilles crapules.

JÉRÔME: Putain.

BENOÎT MAGIMEL: Parce que tu sais en fait, je me disais, la dernière fois je me disais : et ces vieilles crapules ! Ces crapules qui vieillissent, qui se font passer pour des grabataires... En fait la dernière fois que j'ai lu une annonce, je vois un mec, il se fait serrer, il a 75 ans, pour trafic de haschich et donc le mec faisait du trafic de haschich à 75 ans. Tu te dis mais il nous la fait, mais il bluffe jusqu'où ? Donc lui aussi il a été comme ça. C'est vrai, c'est drôle de penser que la vieillesse, finalement le masque de la vieillesse peut tout effacer. Effacer l'homme que tu étais, la crapule... Et peut-être... En fait un jour Guédiguian me propose « Le promeneur du Champ-de-Mars » et il me dit : je veux faire un film sur Mitterrand et donc lui c'est ??? le communiste, tout ça, et il me dit je veux faire un film... Bon, ben Mitterrand fascine, c'est comme ça. Il dit voilà, je veux parler de cette période-là de la vie de Mitterrand. Et moi je me dis : « Le problème c'est que quoi que tu fasses, tu vas parler de Mitterrand vieillissant malade. Et donc ça le rendra touchant quoi qu'il arrive ».

JÉRÔME: C'est ce qui vient de se passer avec Thatcher aussi.

BENOÎT MAGIMEL: C'est pervers voilà. C'est le truc... Bon, après voilà, t'acceptes, t'acceptes pas, mais voilà, tu dis Thatcher, ils ont fait un film là-dessus, c'est pareil. Voilà, quoi que tu fasses, quand tu traites une personne malade, vieillissante, à un moment donné t'as de l'empathie. Donc tu n'es plus objectif du tout sur le parcours, l'homme qu'il était. Parce que l'homme qu'il était...

JÉRÔME: Mais c'est passé aux procès criminels nazis aussi, non ?

BENOÎT MAGIMEL: C'est-à-dire que moi j'ai eu du mal avec la chute je vais te dire parce que je trouve que c'est dangereux mais si on fait la part des choses je trouve qu'il y a des personnes comme ça, des figures emblématiques de l'Histoire qui ont été vraiment des bourreaux, des monstres, ça ne m'intéresse pas de savoir l'homme qu'ils étaient. Ça ne m'intéresse pas de savoir qu'ils pouvaient être sympas avec des enfants ou avoir une attention particulière avec leur chien. Voilà. Et je trouve ça un peu dangereux, ça me dérange de le montrer parce que quoi qu'il arrive on trouvera ça sympathique. Même si tu te dis : « Je n'oublie pas, je fais la part des choses ». Ça donne... ça manipule un petit peu le regard.

JÉRÔME: Regardez, c'était tout de même un homme.

BENOÎT MAGIMEL: Oui, l'humanité, bien sûr qu'on est tous des hommes.

C'est difficile l'union des deux sexes, non ?

JÉRÔME: C'est quoi ?

BENOÎT MAGIMEL: « La création est le seul substitut raisonnable à la violence », Jacques Attali.



JÉRÔME: Jacques Attali j'aime pas.

BENOÎT MAGIMEL: Pffff.

JÉRÔME: Connerie ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui. C'est lui qui a dit : avec la montre...

JÉRÔME: Oui. Un toquard. Dans le coffre.

BENOÎT MAGIMEL: Laisse-moi rigoler.

JÉRÔME: Jacques Attali !

BENOÎT MAGIMEL: Des formules comme ça... Il fait chaud tout d'un coup.

JÉRÔME: Il va dans le coffre Jacques Attali. Vous pouvez ouvrir la fenêtre.

BENOÎT MAGIMEL: Je veux bien, y'a un petit coup de chaud. Non voilà, ça je m'en passerais bien de ce genre de truc. Si ça avait été dit par quelqu'un d'autre, à la rigueur...

JÉRÔME: Mais pas lui.

BENOÎT MAGIMEL: Non.

JÉRÔME: Il termine dans le coffre à la place du clébard.

JÉRÔME: Quoi ?

BENOÎT MAGIMEL: Mais dis donc, c'est vachement... c'est 2 sur 5. « Un homme qui n'a jamais songé à étrangler une femme ne connaît pas les femmes. »

JÉRÔME: Ah c'est bien ça. C'est qui ?

BENOÎT MAGIMEL: Paul Léautaud. Je ne vois pas du tout qui c'est.

JÉRÔME: Elle est rigolote.

BENOÎT MAGIMEL: Oui elle est rigolote...

JÉRÔME: C'est vrai que c'est difficile de... c'est difficile l'union des deux sexes, non ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui. C'est difficile. De là à étrangler !

JÉRÔME: Non de là à étrangler... c'est une image.

BENOÎT MAGIMEL: Non mais pour moi c'est terrible parce que je trouve que la femme souvent me renvoie ma médiocrité.

JÉRÔME: Ben c'est un peu le problème, c'est pour ça qu'on a du mal à les supporter de temps en temps, c'est pour cette unique raison je crois.

Non j'ai toujours aimé séduire les femmes.

BENOÎT MAGIMEL: Non mais c'est terrible quoi. Putain. T'as l'impression d'être vraiment le dernier des nazes. Je suis médiocre quoi. Et je disais ça hier avec un des mecs, je lui dit : « Est-ce que tu réalises que finalement on a tous l'impression de vivre quelque chose d'unique mais que finalement on vit tous la même chose et dans notre relation c'est toujours la même histoire ? ». Y'a un comique qui s'appelle Jérôme Daran, très drôle, j'aime beaucoup, souvent on le confond avec Gérald Dahan, il a un sketch justement sur la relation un homme une femme, il est assez cinglant, assez marrant, et donc je disais un truc, je disais : « Ca ne t'arrive jamais dans ta relation avec une femme d'être sur le point de dire quelque chose et te dire non, ne dis pas ça »... Parce que la différence entre les hommes et les femmes c'est que nous on ne réfléchit pas, elles, elles gambergent tout le temps, je crois hein, c'est pas une généralité mais il me semble, nous on est un peu plus instinctifs, on balance les trucs et on réfléchit pas assez, quand on les dit... C'est peut-être pas le cas pour toi mais enfin...



JÉRÔME: Si, si.

BENOÎT MAGIMEL: Bon ! Est-ce que t'as déjà réalisé que tu te surprends à dire : « Je vais dire quelque chose et puis juste avant tu te dis non, non, ne dis pas ça parce que là tu vas prendre le tarif ». Et tu te dis : « Non, je vais trouver autre chose ». Et tu penses trouver une phrase beaucoup plus intéressante et en fait c'est pire ! C'est qu'au moment où tu la sors tu as l'impression que ça a fait un effet bœuf et là, tu te dis : « Mais quelle connerie je viens d'exprimer. C'est-à-dire que je viens de doubler le tarif ! C'est encore plus nul que ce que j'avais voulu dire avant, et j'aurais dû me garder de le dire. Pourquoi t'as ouvert la bouche ? ».

JÉRÔME: Vous avez géré comment votre rapport aux femmes en tant qu'homme ? Pas mal hein. J'entends ça autour de moi.

BENOÎT MAGIMEL: J'aime pas en parler parce que c'est...

JÉRÔME: Non mais est-ce que c'est gérable ?

BENOÎT MAGIMEL: Non au cinéma c'est très compliqué, parce que je préfère parler du cinéma, mais les scènes d'amour pour moi c'est très compliqué quand même. Oui. Y'a un mec qui me disait : « Waw c'est super... y'a plein de mecs ça les fait »... Moi je trouve ça très difficile les scènes d'amour. C'est de la pudeur mais c'est vrai.

JÉRÔME: Le fait d'être un séducteur, ou en tout cas un homme séduisant pour les femmes, parce que c'est ce qu'elles disent, vous le savez très bien, c'est quelque chose d'important pour vous, que vous savez appréhender ?

BENOÎT MAGIMEL: Non j'ai toujours aimé séduire les femmes, j'ai toujours été attiré par les femmes, très tôt, même très, très tôt.

JÉRÔME: C'est vrai ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Très tôt c'était important. Ca m'arrivait d'aller, quand j'allais en colo par exemple, en colonie de vacances, je regardais tout de suite les jeunes filles qu'il y avait parce que s'il n'y avait pas une jolie fille j'étais déprimé. Je te jure, c'est un truc de dingue. Mais j'ai été... Trop joli cœur. Je me suis fait... En fait tu sais, pareil, on réalise des choses avec le temps, l'expérience, mais trop beau trop con quoi. C'est toujours le truc injuste de dire : « Toi tu aimes éperdument, profondément, mais pourquoi elle est attirée par un connard qui lui parle mal, qui la traite »... Voilà. Et tu te dis : « Voilà ». Alors c'est pas général, il y avait des filles qui disaient : « Oh non c'est pas vrai ce que tu dis »... C'est pas que c'est pas vrai, je ne généralise pas mais « fuis-moi je te suis, suis-moi je te fuis ». C'est un dicton qui quand même existe. C'est fatigant ce genre de chose dans une relation à deux, au départ hein. Après tu grandis, t'apprends... mais c'est vrai que ça au début je trouve ça injuste. Voilà, c'est le truc de dire : « Mais moi je l'aime vraiment et elle »... C'est terrible d'aimer et de ne pas être aimé en retour.





JÉRÔME: C'est terrible.

BENOÎT MAGIMEL: Et plus tu es dur et plus t'as de succès. Non y'a beaucoup d'injustice dans l'amour en fait au début, c'est très injuste. Très injuste. Mais y'en a qui ne sont pas faits pareils et ça glisse.

JÉRÔME: Ah oui. Mais faudra qu'ils m'expliquent comment ils font.

BENOÎT MAGIMEL: Pfff. Mais je trouve que les femmes sont... elles nous apprennent beaucoup. C'est-à-dire qu'une femme elle t'aime... t'as l'impression que quand une femme t'aime elle t'aime. T'as l'impression que toi tu ne sais pas si t'aimes, ce que t'aimes vraiment. C'est toujours difficile d'aimer éperdument. Là je viens de faire un film qui m'a... le personnage que j'ai joué m'a vachement, m'a beaucoup plu, je ne m'attendais pas à ce que ça me touche autant et c'est l'histoire... C'est un homme qui vit en 47, ces générations dont on parlait, un reste d'hommes qui n'existent plus, mais c'est un homme qui aime, qui aime sa femme éperdument au point de la laisser partir avec un autre, au point de dire : « J'accepte, si c'est ça qui te rend heureuse ». Aimer de cette façon-là, aimer...

JÉRÔME: A en mourir.

« Fais ce qui t'effraie et la peur disparaîtra »

BENOÎT MAGIMEL: En mourir ou pas mais tu vois c'est dément. Tu vois y'a des choses, voilà, l'égoïsme...

JÉRÔME: Ca vous a touché ça ?

BENOÎT MAGIMEL: Le personnage m'a touché beaucoup. Moi y'a des personnages que je joue mais je serais incapable de faire ce qu'ils font. Je le dis toujours. Quand on me parlait de Walter Klemmer dans « La pianiste » par exemple, je lis le roman de Jelinek, ça me tombe des mains parce que ce n'est pas du tout la littérature que j'aime mais je vois, elle dépeint une espèce de jeune pré-pubère qui ne pense qu'à



une chose c'est de niquer une vieille pour faire son expérience, et moi je dis à Haneke : « Moi je ne veux pas jouer ça ».

JÉRÔME: Vous dites à Haneke : « Je ne veux pas jouer ça » !

BENOÎT MAGIMEL: Ben je dis que ça ne m'intéresse pas de jouer un mec comme ça. Je trouve que c'est dévalorisant. Moi ce qui m'intéresse c'est de jouer un mec qui aime, qui aime éperdument cette femme, et elle a beau le rejeter, l'humilier, lui en faire voir de toutes les couleurs, le type s'accroche. Et c'est ça qui est beau dans la jeunesse c'est que ça glisse quand même, le type s'accroche, il l'aime profondément. Elle lui en fait baver. Et au moment où elle comprend que c'est réellement de l'amour, c'est trop tard.

JÉRÔME: C'est un film incroyable.

BENOÎT MAGIMEL: C'est un film qui est très déstabilisant. Moi j'aurais vu ce film, je ne sais pas si j'aurais tout compris. Il faut pouvoir le voir. Mais ça parle, ça parle pas, c'est extrêmement violent. Mais dans l'amour, dans cette relation que ce garçon a, ça force le respect. Moi jamais j'aurais encaissé ce qu'il encaisse. Il faut être fou ! T'as vu ce qu'il prend dans la tronche ! Quand même c'est costaud. Mais il l'aime, il l'aime voilà, il a une maturité incroyable. Il aime la musicienne, l'artiste, voilà, moi c'est quelque chose de fascinant.

BENOÎT MAGIMEL: « Fais ce qui t'effraie et la peur disparaîtra ». Ca c'est un truc de...

JÉRÔME: C'est de qui ça ?

BENOÎT MAGIMEL: Je sais pas. Un proverbe.

JÉRÔME: Un truc de bouddhiste ça.

BENOÎT MAGIMEL: C'est le truc sur la guerre. « Fais ce qui t'effraie et la peur disparaîtra »...

JÉRÔME: C'est pas si idiot hein.

BENOÎT MAGIMEL: C'est pas si idiot, c'est valable pour tout. Mais c'est intéressant, c'est intéressant.

JÉRÔME: Bienvenu à Namur !

BENOÎT MAGIMEL: Merci. Ca y est, on est arrivé ?

JÉRÔME: Oui. Le Théâtre de Namur.

BENOÎT MAGIMEL: La course ça va me coûter bonbon hein !

JÉRÔME: ... je vous laisse partir.

BENOÎT MAGIMEL: T'as pas parlé de ça ! C'est pour moi.

JÉRÔME: Non c'est pas pour vous, c'est mes films.

BENOÎT MAGIMEL: Ah merde... Pfff, Benureau...

JÉRÔME: Ah, il l'a ouvert ! C'est deux films que vous avez programmés.

BENOÎT MAGIMEL: Attention, j'avais proposé mais j'en ai proposé d'autres et il se trouve qu'il reste les deux avec Delon. C'est vraiment un acteur que j'aime beaucoup mais ça c'est une énigme, dans le cinéma français, c'est un film je sais pas, c'est un ovni, quand on voit en plus la filmo de Jacques Deray, je ne sais pas, c'est quelque chose de... et puis on ne parle pas assez de lui, mais Maurice Ronet... Quel acteur ! Ca c'est des bonshommes, la fragilité et en même temps quelque chose de viril et de beau, fragile. Ca c'est magnifique, c'est des hommes, des beaux hommes.

JÉRÔME: Oui c'était fameux.

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Voilà. Et ça voilà, Gian Maria Volonte, Bourvil.

JÉRÔME: « Le cercle rouge ».

J'aime le western.



BENOÎT MAGIMEL: Oui, « Le cercle rouge ». Bourvil ! Quel acteur ! Dans ce rôle, Mattéi, Corse, avec un patron qui dit : « Tous coupables Mattei, tous coupables, y'en a aucun! ». C'est terrible ! Et ça, c'est magnifique ça. C'est-à-dire qu'il y a une amitié, c'est presque une histoire d'amour, c'est même presque ambigu à un moment donné mais c'est beau. Et t'as remarqué, y'a un truc il faut que tu regardes, dans certains films de Melville où y'a Delon, il se retourne toujours avant de quitter la pièce.

JÉRÔME: C'est vrai ?

BENOÎT MAGIMEL: Avant de sortir, il ouvre la porte, il se retourne, il regarde la pièce, y'a un temps et puis hop, il sort.

JÉRÔME: C'est vrai ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui. Y'a ça dans « Le Samouraï » et ça dans « Le cercle rouge ». Et ça, ça m'a éclaté.

JÉRÔME: C'est dingue.

BENOÎT MAGIMEL: Élégance, il ouvre la porte, il regarde, c'était beau.

JÉRÔME: Vous pouvez le faire en sortant.

BENOÎT MAGIMEL: Ça marchera pas. Puis il lui offre une rose à un moment donné, c'est un super film.

BENOÎT Magimel: Tu ne peux plus faire ça aujourd'hui.

JÉRÔME: Pourquoi ?

BENOÎT MAGIMEL: C'est un rythme qui est différent. C'est différent. Voilà, y'a pas de dialogue, les mecs se comprennent. C'est aussi en réponse, si tu veux c'est un cinéma qui est en réponse... y'avait trop de mots, on parlait beaucoup trop dans les films français quand j'ai commencé, et j'ai aimé ces films silencieux, j'ai aimé quand les mecs exprimaient des choses sans rien dire. C'est ce qu'il y a de mieux. Les films de Leone par exemple. C'est un peu le mythe.

JÉRÔME: Vous aimez les voyous aussi au cinoche. Non ?

BENOÎT MAGIMEL: Oui. La figure. C'est-à-dire que je ne suis pas fasciné mais j'aime le western, j'aime cette figure. Je trouve que ce que fait Leone avec les westerns c'est assez unique, puis c'est très nostalgique, c'est très beau, y'a une pudeur, c'est émouvant, ça m'émeut. Même avec sa moustache...

JÉRÔME: N'oubliez pas votre cadeau du Musée hein.

BENOÎT MAGIMEL: Non je le garde.

JÉRÔME: « Le chevalier sans tête ».

BENOÎT MAGIMEL: Bon ben écoute, salut Jérôme.

JÉRÔME: Merci beaucoup d'être passé.

BENOÎT MAGIMEL: Merci à toi. Je garde... c'est assez important. Bon alors qui a fait le choix des questions ?

JÉRÔME: Je ne sais pas.

BENOÎT MAGIMEL: Tu ne sais pas ? Il en voulait aux femmes en tout cas. 3 sur 5 ! Bonjour madame, comment allez-vous ? Oui c'est intrigant hein....

BENOÎT MAGIMEL: Allé, ciao.

